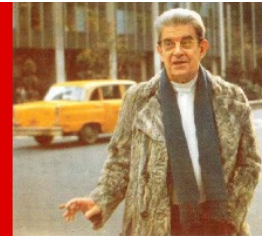


Lacan Quotidien



n° 758 – Dimanche 7 janvier 2018 – 18 h 17 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Choix analytiques

Judith, guide de lecture de Lacan, par Eric Laurent

EN AVANT

Nos moyens propres, par Christiane Alberti

AGGIORNAMENTO DES ÉCOLES

« Champ freudien, Année zéro » dans l'ELP, par Miquel Bassols

Judith, guide de lecture de Lacan

par **Éric Laurent**

Je voudrais souligner l'un des fils des interventions de Judith dans le discours analytique. Elle s'est intéressée, d'une part, aux rapports entre les discours faisant lien social et la science ; d'autre part, à l'envers de l'interrogation psychanalytique, à l'option scientiste, coupant la science des discours. Depuis ses années de formation, elle n'a jamais cessé d'épingler, dans la logique de l'épistémologie pratiquée par Koyré et Canguilhem, la coupure scientiste, ce mariage tératologique du discours du maître et de la science. Elle y est revenue dans un texte court, mais central, que je voudrais prendre comme guide de lecture de Lacan. Dans cet écrit intitulé « Scientisme, ruine de la science » (1), elle a mis en valeur une condition de possibilité préalable de cette alliance funeste : le fait que la science ne fasse pas discours par elle-même. C'est, selon Judith, la condition cachée pour sa capture par le discours du maître. J'ai été intrigué par le choix qu'elle a opéré pour faire lire les raisons qu'en donne Lacan aux pages 50 à 57 de son Séminaire XVII (2).

La fonction de l'objet perdu et la marque

Lacan y reprend, au fondement du discours de la psychanalyse, le double mouvement de Freud. Celui-ci, formé dans la médecine scientifique de son temps – « physiologie armée des premiers pas de la physique, et spécialement de la thermodynamique » (3) – a cependant, au départ de son œuvre, d'abord fait place à l'inconscient qui « permet de situer le désir ». C'est dans le second temps de son discours, celui « qu'ouvre l'*Au-delà du principe de plaisir* », qu'il introduit une nouvelle fonction : la répétition. Et ce qui la nécessite n'est pas le désir, mais la jouissance, prise en un sens très précis. Lacan parle de la dialectique de la jouissance « qui va contre la vie » (4). « C'est au niveau de la répétition que Freud se voit, en quelque sorte, contraint, et ce de par la structure même du discours, d'articuler l'instinct de mort ».

C'est l'effet de retour de cette « extrapolation fabuleuse » sur le premier temps qui permet de dénoncer l'identification de l'inconscient et de l'instinct. La répétition n'est pas répétition des cycles de la vie, dans lesquels besoin et satisfaction viendraient s'inscrire, mais elle relève « d'un cycle qui emporte la disparition de cette vie comme telle ».

Lacan développe le paradoxe du rapport de la jouissance et de l'inanimé « point d'horizon, point idéal ». Cela suppose de partir du principe de plaisir « tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste ». La jouissance le déborde et donc, « ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance ». Cette limite permet le retour de la jouissance marquée par son défaut même, par la limite qui la borde. « Dans cette répétition même, se produit quelque chose qui est défaut, échec. [...] ce qui se répète ne saurait être autre chose, par rapport à ce que cela répète, qu'en perte ».

C'est là l'origine de ce que Lacan appelle encore une fonction nouvelle, celle de « l'objet perdu ». La clinique du masochisme, cette « jouissance ruineuse » (5), est amenée dans le texte de Freud pour mettre en valeur le lien de la jouissance et de la perte. Lacan souligne alors qu'il s'y est appuyé pour « lui donner un sens qui n'y est pas pointé, la fonction du trait unaire, c'est-à-dire de la forme la plus simple de marque, qui est, à

proprement parler, l'origine du signifiant ». Et Lacan formule une thèse très forte sur le savoir, en tant qu'il a rapport avec la psychanalyse : « c'est du trait unaire que prend son origine tout ce qui nous intéresse, nous, analystes comme savoir. Le psychanalyste prend son départ [...] d'un tournant [...] où le savoir s'épure [...] de tout ce qui peut faire ambiguïté avec un savoir naturel [...] qui nous guiderait dans le monde qui nous entoure ».

Le statut non-empirique du sujet

Lacan fait alors un développement sur le sujet de ce savoir du trait unaire. Il se dégage de toute la tradition empiriste en philosophie, dans un mouvement très proche de l'inspiration épistémologique de Canguilhem-Koyré. Il donne un premier nom à la forme de savoir qu'il rejette, le savoir du corps sous la forme de la *sensation*. Il mentionne *La sensation, guide vie* (6), livre célèbre en son temps du psychophysiologiste Henri Piéron, détenteur d'une chaire au Collège de France créée à son intention en 1923, qui publia juste après-guerre une synthèse de ses travaux qui fit date. Le dictionnaire *Le Robert*, dans son premier sens, reprend cette perspective comme l'a noté un commentateur (7), et fait de la sensation un « phénomène psychophysiologique par lequel une stimulation externe ou interne a un effet modificateur spécifique sur l'être vivant et conscient ; état ou changement d'état ainsi provoqué, à prédominance affective (plaisir, douleur) ou représentative (perception) ».

Lacan refuse la voie de la sensation. Le savoir de la science, en tant que science, fait justement valoir qu'il n'y a « nulle co-naturalité de cette sensation à ce qui, par elle, peut naître d'appréhension d'un prétendu monde » (8). Nos appareils sensoriels sont faits de filtres limitatifs qui ne nous donnent qu'une cartographie partielle et faible du monde. « La fonction, dit-on, crée l'organe. Au contraire, c'est bien de l'organe qu'on se sert comme on peut. » Il rejette donc la tradition aristotélicienne reformulée par Thomas d'Aquin – *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* – pour affirmer qu'il n'y a « rien de commun entre le sujet de la connaissance et le sujet du signifiant ».

Le sujet du signifiant est alors défini comme ce qui ne peut se désigner d'aucun terme. « Ce ne saurait être un *etwas*, c'est simplement un en dessous, un sujet ». Et il reprend là le terme logique d'*upokeimenon* introduit par Aristote, dans une opposition radicale à l'essence, l'*ousia*. Jacques-Alain Miller mettra spécialement en exergue l'*existence* selon Lacan, à partir du statut de pure logique du sujet, radicalement séparé de toute essence (9). Judith, en isolant comme crucial ce passage dans le Séminaire, le fait résonner à sa juste force. C'est l'invention logique de Lacan, son refus de suivre Heidegger, dans sa distance à l'égard de la logique et sa non-prise en compte de la logique « moderne » post-goëdelienne pour le dire rapidement. L'invention de Lacan est de connecter le pur « maniement de l'écriture » avec la répétition freudienne. Pour faire ce lien, il insiste sur le point que le savoir doit être « épuré », c'est-à-dire délivré de toute origine empiriquement liée aux sens ou à la sensation. Ce savoir de la trace, de la marque du trait unaire, est « le moyen de la jouissance », dans la mesure où il inscrit une perte de jouissance sous la forme du Un, unaire. Là vient se nommer l'invention de Lacan, l'objet *a*. « C'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu » (10).

La gloire de la marque et la conduction de la jouissance

Et Lacan introduit alors un usage de la thermodynamique très différent de celui de Freud, une thermodynamique pour la psychanalyse, par laquelle le travail de la répétition, le « savoir travaillant », produit une « entropie ». Le terme prend alors un sens nouveau. Forgé sur le grec pour « retour en arrière », c'est, en thermodynamique, une fonction décrivant l'état de désordre d'un système, croissante lorsque celui-ci évolue vers un autre état de désordre. Lacan souligne que cette entropie dépend du calcul. Elle ne se trouve pas dans la nature, comme la notion de *travail* le montre à loisir. Avec la thermodynamique, la machine se sépare de l'outil. Et Lacan prend un exemple très contemporain de machine, celui d'un circuit conducteur défini par un pur tracé. À l'époque, les semi-conducteurs produits par Intel et N'vidia ne remplissaient pas les pages des journaux et magazines. Et pourtant, il ne recule pas devant le parallèle entre le circuit conducteur et le fantasme, car tous deux sont des marques « conductrice[s] de volupté » (11).

Avant la psychanalyse, on ne savait que faire du « monde du fantasme », sinon l'épingler de noms propres et constituer ainsi une sorte de zoologie, tandis que la psychanalyse se détourne du nom pour indiquer la « gloire de la marque » comme telle, dans sa pure inscription contingente. « Il est clair que ce n'est que d'un premier hasard, d'une éventualité, d'un accident, qu'elle entre en jeu ». En mettant l'accent sur la contingence de la jouissance qui « s'entérine d'avoir la sanction du trait unaire et de la répétition », Lacan souligne surtout que cet écart est logique et lié à la pure *existence* de la marque. Pas plus qu'il ne faut se régler sur la sensation pour le savoir de l'inconscient, il ne faut prendre en compte une intensité traumatique de la jouissance. « Si cela se produit, ce ne peut être que d'un très faible écart dans le sens de la jouissance que cela s'origine [...]. Il ne s'agit pas d'une transgression, d'une irruption dans un champ interdit de par les rodages des appareils vitaux régulateurs. » Dans le moment même où il met l'accent sur la contingence, Lacan rompt avec la perspective transgressive de la jouissance qu'il avait encore conservé dans le Séminaire VII (12). La contingence de la rencontre implique et la marque et la perte. « C'est seulement dans cet effet d'entropie, dans cette déperdition, que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique » (13). Certains peuvent faire religion d'ignorer la marque de la jouissance, c'est la religion d'Épicure ou l'hédonisme contemporain. Mais, pour le reste de l'être parlant, « ce qui le travaille, ce qui le fait d'un autre ordre de savoir que ces savoirs harmonisants qui lient l'*Umwelt* à l'*Innenwelt*, c'est la fonction du plus-de-jouir comme tel ». Pour Lacan, il n'y a pas harmonie, mais rupture, faille et béance que vient introduire la marque. Et les objets extraits du corps viennent s'y déposer comme pour boucher le trou à jamais introduit. « C'est là le creux, la béance que sans doute viennent d'abord remplir un certain nombre d'objets qui sont, en quelque sorte, adaptés par avance, faits pour servir de bouchon [...] — mais le *a*, en tant que tel, est proprement ce qui découle de ce que le savoir, dans son origine, se réduit à l'articulation signifiante. Ce savoir est moyen de jouissance. » (14)

C'est cette démonstration que Judith a isolée, sans doute parce qu'elle avait, pour elle, un prix particulier. Si le savoir ne fait pas discours, c'est qu'il est autoérotique, moyen de jouissance. Ce savoir, en tant qu'il travaille l'être parlant, ne le relie à l'Autre qu'en passant par le « travail qui a un sens, un sens obscur. Ce sens obscur est celui de la vérité [...] de ceci que la vérité cache, et qui s'appelle la castration » (15). Une Autre dimension que celle du savoir-moyen de jouissance apparaît à partir du discours psychanalytique. C'est ce qui reste bouché du point de vue scientifique.

1 : Miller J., « Scientisme, ruine de la science », *Scilicet. Un réel pour le XXI^e siècle*, Collection Huysmans, 2013. Guy Briole a rappelé récemment la part qu'elle avait voulu prendre dans ce volume et l'importance de son texte (cf. [LQ 756](#), 19 décembre 2017).

2 : Le titre qu'avait choisi Jacques-Alain Miller pour cette première leçon de l'année 1970 est « Savoir, moyen de jouissance » et son troisième développement s'intitule « Répétition et jouissance ». Les citations de Lacan sont extraites de ces sept pages choisies par Judith.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 50.

4 : *Ibid.*, p. 51.

5 : *Ibid.*, p. 52.

6 : Piéron H., *La sensation, guide de vie*, Armand Colin, 1945, 2^e éd. 1955.

7 : Klein A., « Le bien-être : notion scientifique ou problème éthique ? », in Grison B. [s/dir], *Bien-être / Être bien ?*, L'harmattan, 2012, p.11-44.

8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 52 & 53.

9 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Un-tout-seul* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 54.

11 : *Ibid.*, p. 55 & 56.

12 : Cf. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999. Disponible sur le site de l'ECF.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 56.

14 : *Ibid.*, p. 56-57.

15 : *Ibid.*, p. 57-58.

Lacan Quotidien a continué de recevoir des hommages à Judith Miller, après les numéros qui lui ont été dédiés en décembre 2017. Nous ouvrirons une rubrique "Judith" où seront publiés certains de ces textes qui évoquent son action pour la diffusion de la psychanalyse et en quoi sa façon de la mener peut inspirer à chacun sa façon singulière de la prolonger.

Nos moyens propres

par **Christiane Alberti**

La récente élection présidentielle en France fut l'occasion d'une expérience inédite pour des psychanalystes, expérience dont nous avons à tirer les conséquences. Dans le contexte d'une défaillance des politiques à contrer la possible élection à la magistrature suprême d'un représentant de l'extrême-droite, il s'est agi, à partir de l'acte posé par Jacques-Alain Miller, non seulement de rallier l'opinion éclairée à un combat anti-Marine Le Pen, mais aussi de travailler à la constituer. Nous avons joué notre partie en tant qu'acteur de la société civile, en misant sur nos propres forces. Et c'est à partir de notre condition de psychanalyste, que nous avons pris position publiquement sans que ce soit une position partisane.

Comment rendre compte de cette position, à la fois non partisane et en phase avec le discours analytique ? Une position qui trouve sa cause au-delà des partis, dans la psychanalyse.



Réalisme supérieur

Les options que nous avons prises sont la manifestation d'un point de vue éthique. Il a consisté, en particulier, à tirer les conséquences de l'abstention et du vote blanc. Un principe de réalisme supérieur qui, à suivre Hegel, trouve sa référence dans sa morale objective (1), nous a guidé à chaque étape de cette campagne. Ce principe consiste à s'attacher aux conditions concrètes, pratiques, de réalisation de la chose à atteindre – soit contrer l'élection de MLP –, en dépit de tous les obstacles qui se présentaient. Nous voulions que MLP ne soit pas élue. Nous voulions que les conditions matérielles et discursives de notre pratique soient préservées, mais pas seulement.

Désir de démocratie

Cette perspective nous a notamment conduit à opposer la référence à l'État de droit à la pente populiste – qu'il s'agisse de la tendance issue du courant proprement anti-lumières ou de la protestation romantique chère à la France. C'est du droit que le peuple tient sa définition, et sa norme réside dans la forme de la loi. L'État n'est pas ici assimilable à la puissance, ni à la force, ni à la violence, mais au droit et à la loi – œuvres humaines sans cesse en mouvement, contrepoids à la *vox populi*, si l'on veut bien considérer avec Blandine Kriegel (2) que l'État moderne ne procède pas de l'empire romain germanique, mais du renouveau républicain des royaumes de la Renaissance. Il est une création permanente qui n'appartient à personne, mais à tous, une institution qui n'est pas au-delà, mais par et pour les individus. Il est en tout cas utile de s'interroger sur l'État de droit aujourd'hui à un moment où l'on voit remettre en cause le principe de la représentation et du parlementarisme ainsi que les projets peu crédibles de régimes constitutionnels alternatifs. Au reste, cette critique est ancienne et a toujours accompagné la théorie de l'État moderne.

Il ne s'agissait pas seulement de défendre l'État de droit parce qu'il conditionne la pratique de la psychanalyse. Il ne s'agissait pas non plus d'une position légitimiste. Cette référence au politique est d'une autre portée : un désir qui ressortit d'un choix forcé.

Partant d'une situation donnée, peut-on considérer qu'il y a aujourd'hui une alternative aux idéaux démocratiques ? Non. Dans tous les cas, nous avons affaire non pas à un état figé mais à un processus : l'État de droit permet la vie démocratique et c'est grâce à la vie démocratique que l'État de droit se réalise. La démocratie est conversation et pas seulement juridisme. Elle tient compte à la fois des lois et des mœurs démocratiques, des règlements et des conversations.

En somme, le contexte dans lequel nous avons à tirer des conséquences est celui d'une montée des populismes et du discours des technosciences qui exacerbent la ségrégation. Nous choisissons de nous inscrire dans le mouvement contemporain de la démocratie, et non de nous en extraire au nom de l'extraterritorialité de la belle âme psychanalytique. C'est depuis cette place que nous pouvons introduire une subversion.

C'est ce que nous avons fait, entrant de plain-pied dans la discussion avec les députés – qui sont eux-mêmes des sujets divisés – sur un projet de résolution visant à interdire la psychanalyse avec des autistes. Il a fallu une campagne en direction de l'opinion pour que la résolution soit rejetée par la majorité des groupes de l'Assemblée nationale – ce qui n'était pas acquis d'avance. Plus précisément, choisir la subversion nous donne une place, alors que l'opposition pure et simple, sans engagement dans le débat, équivaut à renforcer ce que l'on dénonce. Certes ce sont des signifiants avec leur poids d'imaginaire, ce sont des idéaux, mais peut-on s'en passer ? Peut-on se passer de la notion de vérité en démocratie ? Je me réfère ici à Lacan considérant que nous vivons dans une ère de réouverture de la question de la vérité. Je signalerai également l'actualité du travail de Claudine Tiercelin, dans son cours au Collège de France intitulé « Connaissance, vérité et démocratie » (3), qui vise à réintroduire la question de la vérité en politique, et à mettre en question le relativisme cynique des *fake news*.



Consentement ou insoumission ?

Le débat qui a eu lieu lors de cette élection présidentielle a mis en jeu, le rapport que chacun entretient avec le signifiant-maître (S1). C'est parce qu'une analyse conduit à se distancier des identifications de masse, toujours ségrégatives, que l'on y fait l'expérience non pas d'une opposition aux S1, mais d'un usage des S1 autre que la capture par le S1. Le sujet est conduit à se séparer du signifiant-maître auquel le lie un poids de jouissance. Dominique Laurent en avait proposé l'heureuse formule : « un rapport droit au signifiant-maître ».

Le dernier ouvrage de Frédéric Gros (4), intitulé « Désobéir », exprime toute une tendance de la vie politique française, où en termes de perspective politique, désobéir devrait être l'urgence impérieuse : la démocratie selon Gros y désigne « une tension éthique au cœur de chacun ». C'est à partir d'un *soi politique*, que, selon lui, se bâtissent les mouvements de désobéissance. On mesure que cette invitation à la désobéissance permanente au nom de l'obéissance, de la fidélité à soi-même repose entièrement non pas sur la supposition d'un sujet mais sur la référence d'un « soi indélégal », d'une détermination individuelle, d'un colloque de soi à soi et avec d'autres, tandis que le sujet lacanien n'est nul moi, nulle substance mais réalité transindividuelle : « l'inconscient, c'est la politique ».

Quelles conséquences ?

Un lien social plus loin que la cure

L'actualité s'oriente de l'édition récente par J.-A. Miller de la « Conférence de Louvain » (5) de Lacan. Je retiendrai ici deux points qui nous éclairent. D'abord une détermination essentielle du malaise dans la civilisation par le discours scientifique – plus spécifiquement par les technosciences – en tant qu'il s'impose comme idéologie dominante des sociétés contemporaines. En nommant, en ciblant la crise ouverte par la généralisation des effets du savoir, Lacan signale la remise en cause de toutes les structures sociales. On pourrait penser que l'universalisation, inhérente aux effets du discours scientifique, homogénéise les rapports alors qu'au contraire elle augmente la ségrégation. Les dispositifs qui permettaient l'intégration, voire l'assimilation des individus dans une société, toute la puissance syncrétique du politique ont volé en éclats. Le déclin du commun s'accompagne d'une poussée planétaire de ségrégation.

C'est dans ce contexte discursif, que Jacques Lacan propose de faire de la psychanalyse le champ d'un exercice plus étendu que celui de la cure. Le lien social absolument inédit qui se noue entre analyste et analysant, qui décale du « *moi et toi, nous et eux* » peut s'étendre au-delà de la cure. L'expérience de l'analyse permet de miser sur les ressources du discours, qui n'est rien d'autre qu'« un lien entre ceux qui parlent » (6). La politique, c'est au fond le lien social. Et c'est notre arme face à la pulsion de mort : « En définitive, il n'y a que ça le lien social » (7), soit ce qui fait tenir les corps ensemble, alors que leur jouissance génère plutôt la ségrégation.

En ce sens, la psychanalyse veut du politique. Comme elle le désidéalise, son influence est celle d'une contagion, décrite en ces termes par J.-A. Miller : « une dilatation tranquille, l'expansion d'un parfum, un esprit invisible qui s'empare de toutes les entrailles, de tous les organes de la vie spirituelle – vous aurez reconnu les termes de Hegel à propos des Lumières dans la *Phénoménologie de l'esprit* » (8). Les psychanalystes peuvent contribuer utilement au débat public, sur les questions politiques, sur les questions de l'intime ou de société. C'est l'ambition du forum de Turin. C'est en ce sens que j'entends ce que Lacan nomme dans sa conférence de Louvain « nos moyens propres ».

Intervention au Forum européen de Turin de l'EFF, « Désirs décidés pour la démocratie en Europe », 18 novembre 2017. D'autres interventions à ce Forum seront publiées dans le numéro de Mental à paraître en 2018.

1 : « L'État est la réalité en acte de l'idée morale objective », Hegel, *Principes de la philosophie du Droit*, 1821, § 257.

2 : Kriegel B., *État de droit ou Empire ?*, Bayard, 2002.

3 : Tiercelin C., Cours au collège de France, « Connaissance, vérité et démocratie », 2016-2017.

4 : Gros F., *Désobéir*, Paris, Albin Michel, 2017

5 : Lacan J., "Conférence de Louvain" (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du Désir*, n°96, juin 2017, p. 7-30.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 32.

7 : Lacan J., *Le Séminaire Livre XX*, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

8 : Miller J.-A., entretien « Lacan et la politique », *Cités*, n°71, 2016.



AGGIORNAMENTO DES ÉCOLES

« Champ freudien, Année zéro » dans l'ELP

par Miquel Bassols

Nous sommes à un moment crucial pour notre École, l'Escuela lacaniana de psicoanálisis (ELP), du fait de la conjoncture sociale et politique que nous traversons en Espagne. Dans cette conjoncture, comme jamais auparavant, l'École se présente comme Autre à elle-même et, par conséquent, elle rend chacun de ses membres Autre à lui-même. Cette conjoncture coïncide avec ce que nous connaissons comme une nouvelle époque pour les Écoles de l'Association mondiale de Psychanalyse (AMP) sous la dénomination « Champ freudien, Année zéro ». L'ELP, son Assemblée, ses membres devraient savoir converser sur ce que signifient, pour chacun d'entre nous, ce moment et cette conjoncture.

Zadig, une extension de l'École

« Champ freudien, Année zéro » (1) : c'est ainsi que Jacques-Alain Miller, le 11 juin 2017, a interprété le nouveau moment du Champ freudien et, partant, des sept Écoles de l'AMP. Il faut lire attentivement et relire autant que nécessaire ce texte bref. J.-A. Miller y met en acte – acte soutenu par son seul désir – ce nouveau moment. Et il convient de savoir si nous voulons, oui ou non, être à la hauteur de ses conséquences. Lu avec attention, ce texte dans lequel J.-A. Miller se déclare littéralement « prisonnier du monde qu'il avait créé », pourrait avoir les mêmes conséquences que la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », à laquelle se réfèrent ses premières lignes. Il s'agit de savoir si la psychanalyse finira par « rendre les armes devant les impasses croissantes de notre civilisation », impasses que nous rencontrons aujourd'hui sur des fronts variés et des formes différentes, qu'il s'agisse de la conjoncture politique ou d'un versant qui touche de plus près à notre expérience, celui où notre École est poussée à devenir une « association de psychothérapeutes », ainsi qu'il est dit dans ce texte.

En premier lieu il faut situer ce qu'est et ce que n'est pas le réseau impulsé à partir de ce texte intitulé Zadig .

Je vous en rappelle les paragraphes centraux :

« Le réseau politique lacanien mondial ne se confondra pas avec l'AMP ni avec ses Écoles, il en constitue plutôt une extension au niveau de l'opinion. À ce titre, il bénéficiera partout de l'appui de nos institutions et fera partie du Champ freudien au sens élargi du terme. [...] Dans le cadre fixé par mes premières décisions, champ libre aux initiatives ! C'est donc : "Champ freudien, année zéro". Tout recommence, sans être détruit, pour être porté à un niveau supérieur. Par un effet d'après-coup, je saisis maintenant pourquoi j'avais interrompu mon cours en 2011. »

Qu'est donc alors Zadig, Année zéro ?

« Zadig est un réseau politique lacanien mondial ». Un réseau est fait de nœuds, il ne fonctionne pas de manière hiérarchique comme les institutions *up-bottom*, de haut en bas, mais selon le *bottom-up*. Ce n'est pas non plus une superstructure, ce n'est pas un ajout posé comme un petit chapeau sur les Écoles pour les abriter de cet objet de crainte que serait « l'entrée de la politique dans l'École » comme on l'entend dire parfois. Cette politique, si nous comprenons réellement ce que ce terme veut dire dans l'enseignement de Lacan, est là depuis le tout début de l'École. Il s'agit alors de savoir la mener à ses ultimes conséquences, dans chaque lieu et sur chaque front où le malaise dans la civilisation se présente à nous.

Ainsi l'École et Zadig ne sont pas deux espaces distincts, l'un pour la psychanalyse, l'autre pour la politique (qu'il s'agisse ou non de celle des partis politiques). Cette distinction n'a pas d'utilité pour la psychanalyse, et moins encore pour empêcher que la politique n'entre à l'École, puisque l'École est, comme l'inconscient, la politique même. Il n'y a donc pas à s'efforcer inutilement de faire en sorte que « la politique n'entre pas à l'École » parce que la politique (quel que soit le sens qu'on lui donne) est déjà là depuis le début, et au moins depuis le texte de Lacan sur « La direction de la cure », où il distingue clairement politique, stratégie et tactique dans l'expérience analytique. Voyons donc comment la faire surgir depuis l'École elle-même, et de la bonne manière.

Zadig est donc l'extension d'un même espace, celui de l'expérience analytique, celui de l'expérience de l'École comme sujet et de ses conséquences politiques élevées au niveau du « groupe social », à « la masse » en termes freudiens. Et cela, selon le principe exposé dans « Psychologie des foules et analyse du moi » où Freud expose, dès la première page, que la psychologie sociale est une extension de la psychologie individuelle : « La psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié » (2) (citation rappelée maintes fois par J.-A. Miller à propos de Zadig).



Mettre chacun à sa place de sujet

Il convient de souligner que les conséquences de ce principe freudien sont développées par Lacan dans l'expérience même de l'École, comme l'action du sujet de l'expérience sur le groupe analytique. La question est maintenant – et c'est, je crois, le véritable pari lancé par J.-A. Miller avec Zadig – de savoir si nous pouvons étendre ce principe au groupe social lui-même et à sa politique, à partir de la psychanalyse. De fait, la question n'est pas tant de savoir si nous « pouvons » que de savoir si nous « devons », quand il s'agit de la survie même de la psychanalyse comme refuge devant le malaise dans la civilisation. Pour procéder à cette opération, nous avons besoin d'une École solide, clairement ancrée dans les principes analytiques.

Zadig est un réseau de nœuds pour mener à bien cette action politique, ce n'est pas une nouvelle association dotée de statuts, de membres et de cotisations. C'est la conséquence du désir du psychanalyste, de l'analyste de l'École, incarnée par une action orientée par l'enseignement de Lacan. Il reste encore à voir ce que veut dire ceci pour chacun des membres des sept Écoles de l'AMP, et en particulier pour ceux qui soutiennent l'autorité qui leur a été transférée par elles par la nomination d'Analyste de l'École. Ainsi le réseau Zadig a-t-il déjà un « effet d'après-coup » – l'expression figure aussi dans le texte de J.-A. Miller à un endroit très précis – sur l'École elle-même en la mettant face à sa propre responsabilité politique.

Pour le moment, comme président de l'AMP, je vois ce que cela veut dire de distinct, y compris parfois de contradictoire. Il n'y a pas à s'en plaindre, au contraire, il faut le prendre comme un point d'appui, pour faire de ce réseau de nœuds le lieu d'une véritable conversation psychanalytique sur les effets d'après-coup de ce que l'on appelle « la réalité politique du pays » sur l'expérience propre de l'École. Ici une véritable conversation analytique ne saurait être une addition de monologues, plus ou moins érudits, plus ou moins truffés d'idéologie sur ce qu'est cette réalité politique de nos pays. Ce n'est pas non plus un dialogue de sourds pour autant qu'il y a un autre. Une conversation analytique produit nécessairement des changements dans la position de ceux qui conversent et promeut ce que J.-A. Miller a situé, dans des textes qui ont succédé à celui cité, comme l'axe de la conversation analytique et qui vise à la distinguer des maximes kantienne (3) :

- Penser par soi-même
- Penser en se mettant à la place de tout autre
- Toujours penser en accord avec soi-même

La seconde maxime de Kant – Penser en se mettant à la place de tout autre – est la plus importante des trois. Il s'agit en fait d'une identification, de l'identification de celui qui croit toujours comprendre l'autre en pensant que l'on peut se mettre réellement à sa place, mais qui, en même temps, ne cesse de convertir cet autre en ce qui est le plus semblable à lui-même. C'est le principe de l'effet de groupe, condamné à méconnaître le réel sur lequel il se fonde. La légère modification introduite par J.-A. Miller à cette maxime de Kant subvertit l'opération d'identification : mettre chacun, chacune des autres à sa place de sujet – ce qui est radicalement distinct. C'est la chute de l'identification groupale pour causer l'effet de division du sujet dans la structure de groupe, en pointant décidément le réel qui fait du collectif le sujet de l'individuel – selon l'expression de Lacan (4) –, le sujet pour chacun des individus du groupe. Il s'agit de faire de l'exception qu'est toujours chaque sujet du groupe, de la singularité de son *sinthome*, quelque chose qui vaudrait pour tous et pour chacun d'eux. Ce n'est qu'à partir de là que chacun peut parler nécessairement pour lui-même, et qu'il peut finalement parler en accord avec soi-même, avec ce soi-même singulier qu'est son *sinthome*. C'est là que chacun rencontre sa singularité.

Produire un tel effet dans le groupe implique nécessairement de se situer au lieu de *plus-un* de ce groupe, pour faire apparaître sa dimension de sujet, c'est donc nécessairement être hérétique par rapport à ce groupe.

Que serait une société de *plus-uns* identifiés à ce point du groupe qui ne fait pas groupe ? Laissez-moi l'imaginer un peu. Ce serait une société sans subordonnés ni insubordonnés, dans laquelle chaque sujet serait confronté à la différence absolue de sa propre singularité, ce qui veut dire confronté à sa place de sujet. Ce serait une société sans dépendants ni indépendants, mais plutôt faite d'interdépendants dans le pacte indissoluble de la parole donnée et de la parole dite.

Pour cela, il faut une politique du *gradus* et non pas une hiérarchie pour reprendre la distinction dont Lacan a fait l'assise de son École. À défaut de cette politique, la politique des hiérarchies imprègne de son inertie les effets de groupe inévitables.



Le choix de l'hérétique

C'est en ce sens que nous pouvons aborder ce que nous avons proposé d'appeler l'« *aggiornamento* démocratique » de nos Écoles. Il ne s'agit pas purement et simplement d'une mise à jour de leurs statuts sur les points où ils pourraient faciliter une meilleure représentation des majorités et aussi des minorités dans la vie de l'École et dans son fonctionnement. Il s'agit primordialement d'introduire de manière décidée la conversation analytique sur les impasses de la civilisation, où qu'elles se manifestent sans aucune crainte que l'École ne se fracture, parce qu'en réalité, elle-même est la meilleure expression comme sujet de cette fracture que nous nommons finalement le *sinthome*.

Je demande donc à *chacun* des membres de l'ELP, davantage qu'à *tous*, un soin et un effort spéciaux pour entrer clairement dans cette conversation, à contre-courant de la logique ségrégationniste qui envahit le pays et au-delà. Une conversation analytique sur ce qu'est la démocratie, dans le pays et dans l'École, sur ce que sont l'État de droit et les libertés civiles. Il s'agit sans nul doute d'un choix au sens très fort que le terme revêt pour nous et sans lequel le choix de l'École n'aurait pas le sens qui est le sien.

Le choix peut se faire entre ces termes : ou bien la démocratie se réduit au signifiant-maître identique à la légalité, à la norme juridique, ou bien cette démocratie est à la place d'une cause qui met chacun de ceux qui y participent à leur place de sujet, ce sujet que nous aimons toujours situer *hors de la norme*. Pour saisir le sens décisif de ce choix, il ne sera pas de trop de se référer au travail d'Alexandre Kojève sur la « notion d'autorité » dans lequel il

définit la légalité comme le cadavre de l'autorité (5). C'est l'élection de « l'hérétique » que J.-A. Miller a exposée à la fin de sa dernière conférence à Turin (6) et située entre le signifiant-maître, S1, et l'objet *a*, cause du désir.

Il n'est pas si simple de distinguer S1 et *a*. Les objets *a* d'antan se recyclent de nombreuses fois comme nouveaux S1. Et par ailleurs les restes des anciens S1 se convertissent parfois en objets causes du désir dont on s'autorise. Par exemple : Dieu, patrie, nation, démocratie, république, École et aussi psychanalyse.

Dans une véritable conversation analytique, il ne s'agit pas de jouer à la post-vérité, dernier subterfuge rhétorique des médias de communication et des belles âmes intellectuelles pour annuler une véritable politique et autoriser un quelconque cynisme. Dans une conversation analytique, où chacun occupe sa place de sujet, il s'agit plutôt du temps de la *pré-vérité*, de cette vérité qui, en se disant, montrera qu'il n'y a pas de retour en arrière aux effets qu'elle aura produits sur chacun.

Et c'est ce *chacun* d'entre vous que j'interpelle pour entrer de manière décidée dans cette nouvelle époque du Champ freudien, Année zéro.

Traduction Pierre-Gilles Guéguen

1 : *Allocution prononcée à l'Assemblée générale de l'Escuela lacaniana de psicoanálisis (ELP), tenue à Madrid le 10 novembre 2017.*

Miller J.-A., « Champ freudien, Année zéro », *Lacan Quotidien*, n° 718, 11 juin 2017.

2 : Freud S., *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 123.

3 : Miller J.-A., « Pour introduire NKM », *Lacan Quotidien*, n° 706, 25 mai 2017.

4 : Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 213, note 2 : « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ».

5 : Kojève A., *La Notion de l'autorité*, Gallimard, 2004, p. 63.

6 : Miller J.-A., « Les Hérétiques », 2^e conférence de Turin 2017, *Mental*, n° 36, novembre 2017.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.